

dire un homme heureux. Transportez-le au contraire dans les centres de l'industrie et du commerce : il n'y apporte aucun pli héréditaire et nulle expérience acquise : c'est un pauvre déraciné. Inapte à la carrière et travaillé de mille désirs, sans défense contre les surprises de la vie urbaine, les fluctuations de salaire, le chômage ou les grèves, la minute arrive qu'il n'a plus une miette de pain sur sa table. C'est la revanche du râteau. Par surcroît d'infortune, c'est aussi la minute où la tentation se présente, où l'Esprit du mal indique une nouvelle route à ce pauvre bougre impuissant. Il s'y engage peu à peu, oublieux des directions paternelles : *il tourne à gauche*. Bientôt, il aura recours pour vivre aux méthodes connues dont la mieux connue consiste à ruiner quelques-uns des siens demeurés fidèles à la vie d'autrefois.

Voilà, Mesdames et Messieurs, un thème de prédication rurale que même un apôtre laïque peut développer à sa manière. A qui le voudrait plus complet et plus détaillé, je suggère la lecture du *Livre de Raison* de M. Joseph de Pesquidoux, écrivain à prestiges, grand seigneur terrien lui-même, qui traite de ces matières en scientifique, en administrateur et en poète.

* * *

Chacun sait que les plaisirs de la ville, rendus plus accessibles aux gens de la campagne, ont fini par diminuer chez eux l'estime de leur état. "Voici que tout à coup, dans l'espace de quelques années, des routes se pavent, les voitures rapides circulent, d'où s'échappe un langage hardi et tentateur, des villégiatures s'établissent qui font briller aux yeux des modes inconnues. La campagne n'était pas préparée à cette invasion surnoise et, dans le combat qui s'élevait, elle devait plier sur bien des points". Ainsi parlait en octobre 1925, en s'adressant au public de la *Revue Dominicaine*, M. l'abbé Beaugard. Il traitait incidemment des divertissements à la campagne et ses justes remarques méritent bien la publicité de notre Semaine Sociale. Cependant, interrogé à son tour, un prélat des plus spirituels et des mieux renseignés me disait dernièrement : "Mon Père, essayez de vous contenir, il n'y a pas de thèse à établir à ce sujet !" Averti de la sorte, mesdames et messieurs, j'éviterai soigneusement *la thèse* pour rappeler du moins certains faits et en tirer deux ou trois corollaires.

On doit commencer tout d'abord par faire son deuil de certains modes de divertissement, disparus à leur tour comme la van, le fléau, la faucille et autres instruments primitifs. Autrefois, — ce qui de nos jours signifie : il y a vingt-cinq ou trente ans, — le peuple des campagnes s'amusait, pour ainsi dire, *à même la terre*, et les divertissements suivaient le même cycle que les travaux des champs. Parmi

ces travaux, les plus difficiles ou les plus urgents, exécutés de concert, étaient loin d'être une "corvée" pour la jeunesse et l'âge mûr. Au "lever" d'une grange, par exemple, la bourrée d'entraide terminée, le plus agile grimpe au faite pour y planter le sapin : c'était le signal des réjouissances attendues. Pour un bon nombre le repos était déjà une suffisante distraction. Celui qu'on nomme "l'ancêtre" faisait régulièrement l'été, par les après-midi de dimanche, son tour du propriétaire, s'arrêtait un instant pour vérifier sur la paume la qualité des épis, et de retour s'asseyait près du seuil, le regard tranquillement posé sur le proche horizon. Que les temps sont changés ! de quel train va le monde, y compris le monde champêtre ! Un zéléteur obstiné à rétablir ces antiques mœurs, me paraît aussi frivole que ces enfants au bord des routes qui tendent des bouquets aux touristes qui font du soixante. L'homme au volant sourit, l'auto s'enfuit à l'américaine, garçons et fillettes abaissent leurs bras découragés... Cessons donc nos doléances ; renonçons à d'impossibles rêves ; et tâchons d'organiser le plaisir rural suivant les exigences de temps, de lieu et de milieu, en accordant toutefois la préférence aux amusements de plain air et aux assemblées que rehausse un cachet intellectuel et artistique. Qui sait si on ne parviendra pas de la sorte à sauver la tradition tout en sacrifiant quelques traditions...

M. A. LAMARCHE, O.P.

(*La Revue Dominicaine*).

— Papa, est-ce que les ânes ont mal aux dents ?

— Quelquefois, mon chéri.

— Alors, ce qu'il doit en falloir, du coton pour mettre dans leurs oreilles !...

AVIS IMPORTANT POUR LES ÉTATS-UNIS

Nous avertissons tous nos lecteurs des États-Unis, qu'aucune personne (agence de collection ou collecteur particulier) n'est autorisée à percevoir de l'argent pour la revue "L'APÔTRE", soit pour abonnements nouveaux, soit pour renouvellements d'abonnements. Nous prions donc tous nos abonnés de traiter directement avec notre revue : L'APÔTRE, 105, rue Ste-Anne, Québec.